

SCIENCE, LUTTE DES CLASSES ET RÉVOLUTION

(4^e Partie)

La science et l'avenir communiste

par Gérard BLOCH

Dans un petit opuscule de huit pages, intitulé La révolution scientifique et technique et se terminant par un bulletin d'adhésion, le P.C.F. résume les thèses de son 19^e Congrès : « Nous vivons les débuts d'une prodigieuse révolution scientifique et technique ; le régime capitaliste freine le développement de la révolution scientifique et technique et l'empêche de réaliser ses potentialités ; le régime de démocratie avancée proposé par le Parti communiste français permet de répondre aux questions les plus urgentes que pose la révolution scientifique et technique ; la révolution scientifique et technique renforce la nécessité d'instaurer le socialisme ; l'alliance de la classe

ouvrière et des intellectuels est une question capitale. »

Autrement dit, les progrès de la science et de la technique, considérés comme un monde à part, indépendamment du mode de production, servent au P.C.F. à justifier une perspective de passage pacifique au socialisme, sans révolution, sans guerre civile, sans combat pour la destruction de l'Etat policier — M. Pierre Juquin ne nous déclarait-il pas le 19 novembre à Orsay que le caractère policier de l'Etat, c'était une vérité bonne pour le XIX^e siècle, mais pas pour le XX^e ? — et l'abandon de fait de la thèse de l'hégémonie du prolétariat dans la révolution.

Nous avons, dans les trois premiers articles de cette série (1), réfuté cette construction et montré que c'est tout le contraire qui est vrai. Les progrès de la science et de la technique aggravent les contradictions du mode de production capitaliste, les rendent plus intolérables et plus explosives. Elles mettent entre les mains des gouvernements bourgeois des moyens de destruction sans précédents — et non seulement les

moyens militaires thermonucléaires, chimiques, biologiques, déjà largement suffisants pour détruire vingt fois la population du globe : ce n'est pas seulement dans ce domaine que la science, entre les mains du capital et de son Etat, accé-

(1) Voir *Etudes marxistes*, n^o 3-6 et n^o 7-8, et *Nouvelles études marxistes*, n^o 2.

lère la transformation des forces productives en forces destructives, nous allons y revenir.

Résumons notre démonstration précédente, pour l'instant, en citant le *Manifeste de l'O.C.I.* :

« Les effets des progrès accélérés de la science et de la technique sont presque exclusivement confinés, directement ou indirectement, au domaine militaire ; les prodigieuses réalisations de l'aéronautique, par exemple, n'ont pas actuellement d'autre but ; seuls, quelques maigres sous-produits de ces conquêtes du génie humain pénètrent la vie quotidienne des masses, et sous les formes les plus contradictoires, les plus frelatées. D'un côté, un immense potentiel scientifique et technique inemployé s'accumule, qui sera immédiatement disponible pour une économie socialiste planifiée à l'échelle mondiale, et lui permettra de satisfaire, dans les délais les plus brefs, tous les besoins des masses ; de l'autre, le maintien du régime de la propriété privée, du contrôle de l'économie mondiale par quel-

ques dizaines de trusts dont chacun ne poursuit que l'accroissement de ses profits particuliers aux dépens de tout le reste, et s'efforce de « planifier » le secteur qu'il contrôle aux dépens de tous les autres et contre eux, multiplie les distorsions, les contradictions : contradictions entre les branches diverses de l'économie dont le développement se poursuit sans plan, anarchiquement ; distance toujours croissante, non seulement entre pays « avancés » et « arriérés », mais entre États-Unis et Europe, et à l'intérieur de l'Europe occidentale elle-même ; paupérisation d'une fraction croissante de la population au sein des pays « avancés » eux-mêmes, stagnation ou recul dans le reste du monde ; accroissement monstrueux de l'appareil répressif de l'État, et du parasitisme social sous toutes ses formes ; tout cela, au contraire, sera la source, pour l'édification du socialisme, d'immenses difficultés supplémentaires. »

LA DESTRUCTION DE L'ENVIRONNEMENT

Il faut dire ici quelques mots — quelques mots seulement, car cela mériterait une étude spéciale — de la destruction de l'environnement naturel de l'homme dans laquelle l'économie capitaliste s'enfonce de plus en plus vite. Les campagnes de la grande presse et les déclarations solennelles des politiciens bourgeois, de Nixon à Pompidou, constituent probablement l'exemple le plus énorme de ce procédé de la grande presse et des « *mass media* » qui consiste à mentir, tromper, démoraliser leurs lecteurs ou téléviseurs en leur assenant... une série de vérités partielles, séparées, isolées les unes des autres, sur un ton tonitruant, tout en barrant la route à toute possibilité de vue d'ensemble. La pollution de l'air, de l'eau, devient menaçante ? C'est vrai. L'accroissement, du fait des industries humaines, de la proportion de gaz carbonique et de poussières dans l'atmosphère risque de modifier le climat du globe ? C'est possible, ce n'est pas établi, et on n'est même pas sûr s'il y aurait réchauffement (du fait de « *l'effet de serre* ») ou refroidissement (du fait de l'accumulation de poussières réfléchissant la radiation solaire dans la haute atmosphère). De toute façon, c'est loin d'être le péril le plus proche. La destruction de

centaines d'espèces vivantes, de milliers d'hectares de forêts est un mal irréparable ? Oui, sans aucun doute. Le déversement sans contrôle de masses d'insecticides bouleverse l'écologie, amène, par ricochets successifs, la destruction de nombreuses espèces vivantes, d'oiseaux notamment ; au surplus, des insecticides comme le D.D.T. se concentrent, par suite de phénomènes biologiques, dans les tissus d'espèces vivantes au point de risquer d'empoisonner l'homme qui les consomme ? Oui, sans doute ; mais la solution ne saurait être dans la suppression pure et simple des insecticides, comme le prêchent toute sorte de « *naturistes* » ahuris — qui entraînerait une destruction massive des céréales, transformant en famine la sous-alimentation chronique que subissent des centaines de millions d'hommes. Cet exemple des insecticides est éloquent, en ce qu'il montre parfaitement qu'il ne s'agit pas d'un *problème scientifique et technique*, mais d'un *problème politique*, et qu'il n'y a de solution que globale, au sens strict du terme : à l'échelle du globe.

Il en est de même de tous les problèmes relatifs à l'écologie, discipline qui étudie l'équilibre de toutes les espèces vivantes, animales et végé-

tales, et a montré, avec une surabondance de preuves, que toute intervention modifiant les conditions de vie d'une seule de ces espèces provoquera fréquemment une réaction en chaîne modifiant celles de dizaines ou de milliers d'autres espèces, la plupart du temps d'une façon catastrophique pour l'homme. La recherche immédiate du maximum de profit par chaque trust capitaliste, l'anarchie qui en résulte et est le propre de ce mode de production ont eu et ont chaque jour, dans ce domaine, des résultats particulièrement catastrophiques. Mais la solution est *politique*, et *n'est que politique*. Il faut que les masses travailleuses et exploitées se dressent contre leurs exploités et brisent les barrières de la propriété des monopoles capitalistes et celles des Etats impérialistes, qu'elles prennent entre leurs mains leurs destinées et celles de leur planète, et réorganisent l'activité économique de l'espèce humaine selon un plan global unique. Alors, certes, il y aura de nombreux problèmes scientifiques et techniques à résoudre, mais « *l'immense potentiel scientifique et technique inemployé* » qui s'est accumulé permettra sans aucun doute de les résoudre — parce que ces problèmes seront enfin posés dans le seul cadre où ils puissent être résolus : faire de la planète un jardin, pour le bonheur des hommes.

Et, comme l'écrit Marx, « *le travail n'est... pas l'unique source des valeurs d'usage qu'il produit, de la richesse matérielle. Il en est le père, et la terre la mère, comme dit William Petty* » (*Le capital*). « *Le travail n'est pas la source de toute richesse. La nature est tout autant la source des valeurs d'usage (qui sont bien tout de même la richesse réelle !) que le travail...* » (*Critique du programme de Gotha*).

Quand on parle de la transformation croissante des forces productives en forces destructives, à laquelle nous assistons actuellement, on pense essentiellement — et nous l'avons souligné nous-mêmes — aux armements, à la militarisation du capitalisme mondial, dénoncée en premier lieu par Rosa Luxembourgeois. Mais la destruction du milieu naturel vient aujourd'hui s'y ajouter et s'y combiner, devenant un aspect essentiel de ce phénomène caractéristique du capitalisme décadent, et qui accumule d'immenses obstacles supplémentaires qu'il faudra surmonter pour la construction du socialisme. L'ampleur de ces obstacles, un seul exemple suffira à le montrer. Les grands lacs de la terre — américains ou suisses, ou russes comme la Caspienne, car, à cet égard comme à tous les autres, la caste bureaucratique de l'U.R.S.S. a démontré qu'elle avait, selon l'expression de Trotsky, « *tous les défauts d'une classe dirigeante, et aucune de ses qualités* » — sont actuellement presque tous nollés au-delà du point de non-retour, c'est-à-dire que, même si la civilisation humaine disparaissait

brusquement, ils ne pourraient revenir à l'équilibre ancien par le jeu des lois naturelles. Et l'on a calculé que, pour épurer les grands lacs américains, il faudrait dépenser autant que pour le projet Apollo — cent milliards de dollars — dix mille fois, cent mille fois plus qu'il n'aurait fallu, dans le cadre d'une économie socialiste, pour *empêcher à temps* le mal d'en arriver là. L'Océan lui-même n'est-il pas « *en train de mourir* », selon la formule imagée du commandant Cousteau ?

A ces maux, un seul remède : la révolution prolétarienne. Et c'est ici que prend sa place, pour l'empêcher, la campagne menée à grand fracas par les politiciens et les *mass media*. A grands coups de vérités partielles, isolées, disloquées de leur contexte, assénées en termes sidérants, au sens étymologique du mot, elle vise à persuader les masses, dans ce domaine comme dans tous les autres, dans celui de la paix et de la guerre notamment, que *celles-ci n'y peuvent rien* — qu'il s'agit, non d'un *problème politique*, mais de problèmes scientifiques complexes qu'elles ne peuvent aborder — et de les détourner ainsi de la seule issue : prendre en main leur sort, prendre le pouvoir.

Cependant, naturellement, le *business as usual* continue : Pompidou déclare la guerre à la destruction de l'environnement — et brade au capital affamé de profit le parc de la Vanoise !

Répetons-le ! Il n'y a pas de problèmes *techniques*, dans ce domaine, qui ne puissent être aisément résolus — qu'il s'agisse de la construction de moteurs d'automobiles à essence non polluants, en attendant la voiture électrique, dont la mise au point n'est plus aujourd'hui qu'une question de moyens matériels, qu'il s'agisse du ramassage et de la destruction des emballages en plastique qui s'accumulent, qu'il s'agisse de l'eau, qu'il s'agisse de l'air ! Ce n'est pas le but de cet article de le démontrer en détail, à propos des mille problèmes que posent l'agriculture et l'industrie, et cela excéderait notre compétence — mais cette démonstration, *elle est déjà faite*, éparse dans d'innombrables revues techniques, éparpillée par l'ultra-spécialisation qui résulte de la division capitaliste du travail, si bien que *personne* n'en a de vue d'ensemble, alors que toutes les composantes des solutions existent déjà, mais ne peuvent être mises en œuvre et ne seront pas mises en œuvre par le régime dont le moteur est le profit de l'oligarchie du capital financier.

Le problème n'est pas technique ; il est politique. Il faut briser les Etats impérialistes, instaurer le pouvoir des conseils — et *alors*, les conquêtes du génie humain ouvriront pour les hommes des possibilités illimitées, proprement inimaginables. Nous essaierons ici d'en esquisser quelques-unes.

DES BIOLOGISTES ANGOISSÉS

Ces possibilités sont telles que nombre de savants, et non des moindres, deviennent conscients, ces derniers temps, de ce que leur emploi, leur impact sur l'avenir de l'humanité dépend totalement du régime social, et s'épouvantent de les voir tomber entre les mains du Capital. C'est sans doute en biologie que, depuis moins d'une décennie — depuis le déchiffrement, au début des années 60, du code génétique par Crick et Watson — les progrès les plus foudroyants, et les plus gros de conséquences pour l'avenir de l'espèce, ont été faits. Et c'est aussi pourquoi c'est actuellement sous la plume de biologistes qu'on lit le plus souvent ces derniers temps des déclarations du genre de celle-ci (*La Recherche*, novembre 1970, sous la plume de Th. Dobzhansky, spécialiste de la génétique des populations) :

« *Le projet Muller-Huxley* » (application des méthodes de ce qu'on appelle « *l'eugénique positive* », permettant d'assurer une reproduction plus nombreuse de certains « *individus supérieurs* ») « *se heurte néanmoins à tant de difficultés techniques sur le plan biologique et plus encore sur le plan psychologique et sociologique que sa réalisation dans un futur prévisible est fort douteuse.* »

L'auteur, en fait, sait fort bien que, sur le plan biologique, les « *difficultés techniques* » pourraient sans aucun doute être vite résolues si on y mettait le prix, c'est d'ailleurs ce qui explique qu'il ne dissimule pas son angoisse. Si ces méthodes, écrit-il, étaient adoptées

« *en tant que politique d'Etat, quels seraient les experts désignés pour la sélection ? Il est probable, sinon certain, que les politiciens enlèveraient la décision. Alors que l'une des plus grandes découvertes de la science moderne, la libération de l'énergie atomique, a été transformée en instrument de destruction massive susceptible d'entraîner le suicide de l'humanité, les biologistes vont-ils accepter d'en fournir un autre, plus dangereux encore par certains aspects ?* »

La question, malheureusement, n'est pas là. Si important que soit, comme symptôme, le mouvement qui pousse certains savants, et non des moindres, à refuser, notamment aux Etats-Unis, leur collaboration aux militaires et aux industriels, aucune illusion ne doit être permise. Les savants n'ont aucun moyen réel de ne pas faire les *découvertes fondamentales* dont les conséquences pratiques pour l'humanité sont les plus

grandes. Si Crick et Watson — il suffit de lire le récit de leur découverte tel que le dernier l'a fait dans son livre *La double hélice* pour s'en convaincre — avaient gardé pour eux, par scrupule, le code génétique, il se serait trouvé d'autres biologistes, voire un chimiste comme Linus Pauling, qui en étaient eux-mêmes tout proches, pour y parvenir dans un court délai. On ne peut bloquer le développement d'aucune branche de la science, et celui qui affirmerait que, dans telle branche au moins, aucune conséquence pratique n'est à craindre, risquerait de se voir opposer très vite le démenti des faits. Quand Einstein posa, en 1905, l'équation $W = mc^2$ d'équivalence de la masse et de l'énergie — qui contient en germe l'énergie nucléaire et bien d'autres choses — il pensait qu'il n'y aurait peut-être jamais de conséquences pratiques... quarante ans ont suffi pour prouver le contraire, et avec quelle ampleur ! — et le rythme du passage de la découverte théorique aux applications est aujourd'hui bien plus rapide. Or, une fois les découvertes de base faites, le Capital et son Etat trouveront toujours un nombre suffisant de scientifiques pour se mettre à leur service et les appliquer à leur gré, selon leurs décisions.

La question n'est donc pas que les savants refusent de collaborer avec les « *politiciens* » de l'Etat du capital financier ; la question est de l'abattre. La perspective qu'il faut ouvrir aux savants, c'est celle que leur ouvrait déjà le *Manifeste communiste* :

« *Enfin, au moment où la lutte des classes approche de l'heure décisive, le processus de décomposition de la classe dominante, de la vieille société tout entière, prend un caractère si violent et si âpre qu'une petite fraction de la classe dominante se détache de celle-ci et se rallie à la classe révolutionnaire, à la classe qui porte en elle l'avenir. De même que, jadis, une partie de la noblesse passa à la bourgeoisie, de nos jours une partie de la bourgeoisie passe au prolétariat, et, notamment, cette partie des idéologues bourgeois qui se sont haussés jusqu'à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique.* »

L'un des aspects criminels de « *l'alliance des intellectuels et de la classe ouvrière* » prêchée par le parti stalinien est bien là : renforcer les illusions que leur situation dans la société bourgeoise fait de toute façon naître chez les intellectuels quant à la possibilité qui existerait pour eux de jouer un rôle autonome, les détourner de faire l'effort nécessaire, et il n'est pas mince,

pour « se hausser jusqu'à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique » et « se rallier à la classe révolutionnaire ».

Quoi qu'il en soit, il est possible d'affirmer, sans risque de démenti, que, l'économie mondiale une fois réorganisée selon un plan unique sous l'égide des Etats-Unis socialistes du monde, l'humanité n'éprouvera aucune difficulté majeure à réaliser les objectifs de base de la société communiste : à développer suffisamment les forces productives pour satisfaire intégralement les besoins de toute nature de tous les habitants de la planète, à se libérer radicalement du travail productif, désormais assumé par un gigantesque automate dont elle n'aura qu'à programmer et contrôler le fonctionnement. En dépit des obstacles supplémentaires accumulés par le capitalisme décadent, il est vraisemblable que les générations qui édifieront le communisme seront elles-mêmes surprises du jaillissement de forces créatrices nouvelles qui seront libérées de toute part.

Démontrer dans le détail la possibilité technique de l'abondance pour tous, ce serait écrire l'encyclopédie des sciences et des techniques de notre temps ; c'est dire que nous ne prétendons pas le faire ici. Ce qui est caractéristique, c'est que chaque spécialiste, dans le domaine étroitement limité qui est le sien, connaît parfaitement les possibilités qui pourraient exister dès maintenant, sur la base de « l'immense potentiel scientifique et technique inemployé » qui s'accumule et s'accroît sans cesse, pour soulager la peine des hommes, les nourrir (1), les vêtir, loger, transporter, éduquer... ; mais que pas un seul d'entre eux n'a la moindre vue d'ensemble et que la plupart, conditionnés par l'extrême division du travail que le capitalisme leur impose, acceptent comme allant de soi leur fonction d'outil parcellaire et ne se préoccupent même pas des possibilités globales de la technique.

Et il faut comprendre, sans même parler des autres possibilités sur lesquelles nous allons revenir, ce que serait déjà une telle société, où le fameux idéal de « l'égalité des chances au départ », de la possibilité pour chaque nouveau-né de développer pleinement les potentialités que son patrimoine génétique lui donne, sera réalisé.

Dans le monde actuel, un homme sur dix mille peut-être accède à la haute culture. Et c'est une culture aliénée, parcellaire, atomisée, intellectualisée, une culture qui oppose le travail manuel au travail intellectuel, « l'esprit de finesse » à « l'esprit de géométrie », « l'art » à « la science », comme s'il s'agissait de deux mondes clos, et non de deux aspects de l'activité une du même être pour se saisir du même monde. Que serait une société où chacun des cinq ou dix milliards d'êtres humains accéderait à une connaissance une, à une préhension unitaire du monde ?

Ce serait déjà une surhumanité, pour nous proprement inimaginable.

C'est ici le lieu de citer la grandiose perspective qu'ouvrait Engels il y aura bientôt cent ans dans l'introduction à son chef-d'œuvre inachevé et aujourd'hui encore trop souvent méconnu, *La dialectique de la nature* :

« L'étude moderne de la nature — qui est seule parvenue à un développement scientifique, systématique et complet, à l'opposé des intuitions géniales des Anciens en philosophie de la nature et des découvertes arabes, extrêmement importantes, mais sporadiques et disparues pour la plupart sans résultats —, cette étude moderne de la nature date, comme toute l'histoire moderne, de la puissante époque que nous autres Allemands nommons la Réforme d'après le malheur national qui est venu nous frapper en ce temps, que les Français nomment la Renaissance et les Italiens Cinquecento, bien qu'aucun de ces termes n'en donne complètement l'idée. C'est l'époque qui commence avec la deuxième moitié du XV^e siècle. La royauté, s'appuyant sur les bourgeois des villes, a brisé la puissance de la noblesse féodale et créé les grandes monarchies, fondées essentiellement sur la nationalité, dans le cadre desquelles se sont développées les nations européennes modernes et la société bourgeoise moderne ; et, tandis que la bourgeoisie et la noblesse étaient encore aux prises, la guerre des paysans d'Allemagne a annoncé prophétiquement les luttes de classes à venir, en portant sur la scène non seulement les paysans révoltés — ce qui n'était pas une nouveauté —, mais encore, derrière eux, les précurseurs du prolétariat moderne, le drapeau rouge au poing et aux lèvres la revendication de la communauté des biens. Dans les manuscrits sauvés de la charte de Byzance, dans les statues antiques retirées des ruines de Rome, un monde nouveau se révélait à l'Occident étonné : l'Antiquité grecque ; ses formes resplendissantes dissipaient les fantômes du

(1) L'un des mythes bourgeois de l'époque vent que son grand problème soit celui de la surpopulation menaçante — au moment même où tous les pays capitalistes avancés dépensent des sommes énormes pour réduire leur production alimentaire ! La surpopulation ne fait aujourd'hui problème que dans le cadre d'un mode de production qui a trop de capitaux, trop de marchandises, trop de travailleurs, trop d'étudiants, trop de tout. C'est là encore un problème social et politique, pas un problème technique. Certes, l'humanité communiste, elle, devra contrôler le nombre de ses membres ; elle le fera sans peine.

Moyen Age ; l'Italie naissait à un épanouissement artistique insoupçonné, qui semble un reflet de l'Antiquité classique et n'a plus été retrouvé. En Italie, en France, en Allemagne, apparaissait une littérature nouvelle, la première littérature moderne ; l'Angleterre et l'Espagne connurent bientôt après leur époque littéraire classique. Les barrières de l'ancien Orbis terrarum furent brisées ; pour la première fois la terre était vraiment découverte, les fondements posés pour le passage de l'artisanat à la manufacture qui devait, à son tour, constituer le point de départ de la grande industrie moderne. La dictature spirituelle de l'Eglise fut brisée ; la majorité des peuples germaniques la rejeta directement en adoptant le protestantisme, tandis que, chez les peuples romans, une allègre libre pensée, reprise des Arabes et nourrie de la philosophie grecque fraîchement découverte, s'enracinait de plus en plus et préparait le matérialisme du XVIII^e siècle.

Ce fut le plus grand bouleversement progressiste que l'humanité eût jamais connu, une époque qui avait besoin de géants et qui engendra des géants : géants de la pensée, de la passion et du caractère, géants d'universalité et d'érudition. Les hommes qui fondèrent la domination moderne de la bourgeoisie furent tout, sauf prisonniers de l'étroitesse bourgeoise. Au contraire, l'esprit aventureux du temps les a tous plus ou moins touchés de son souffle. On eût difficilement trouvé à cette date un homme d'importance qui n'eût fait de vastes voyages, parlé quatre ou cinq langues, brillé dans plusieurs spécialités. Léonard de Vinci a été non seulement un grand peintre, mais aussi un mathématicien, un mécanicien et un ingénieur éminent, à qui les branches les plus diverses de la physique sont redevables d'importantes découvertes ; Albert Dürer a été peintre, graveur, sculpteur, architecte, et il a inventé de surcroît un système de fortification qui comprend bon nombre des idées reprises bien plus tard par Monta-

lembert et par l'art moderne de la fortification en Allemagne. Machiavel a été homme d'Etat, historien, poète, et en même temps le premier écrivain militaire des temps modernes digne d'être cité. Luther a nettoyé non seulement les écuries d'Augias de l'Eglise, mais aussi celles de la langue allemande ; c'est lui qui a créé la prose allemande moderne et composé le texte et la mélodie de cet hymne empli de la certitude de vaincre qui est devenu la « Marseillaise » du XVI^e siècle. Les héros de ce temps n'étaient pas encore esclaves de la division du travail, dont nous sentons si souvent chez leurs successeurs quelles limites elle impose, quelle étroitesse elle engendre. Mais ce qui les distingue surtout, c'est que, presque sans exception, ils sont pleinement plongés dans le mouvement de leur temps, dans la lutte pratique ; ils prennent parti, ils entrent dans le combat, qui par la parole et l'écrit, qui par l'épée, souvent des deux façons. De là cette plénitude et cette force de caractère qui font d'eux des hommes complets. Les savants de cabinet sont l'exception : soit des gens de second ou de troisième ordre, soit des philistins prudents qui ne veulent pas se brûler les doigts.

En ce temps, l'étude de la nature se faisait, elle aussi, au beau milieu de la révolution générale et elle était elle-même de part en part révolutionnaire ; n'avait-elle pas à conquérir son droit à l'existence dans la lutte ? La main dans la main avec les grands Italiens de qui date la philosophie moderne, elle a fourni ses martyrs aux bûchers et aux cachots de l'Inquisition. Et il est caractéristique que les protestants aient surpassé les catholiques dans la persécution de la libre étude de la nature. Calvin a fait brûler Servet au moment où il était sur le point de découvrir la circulation du sang, et cela en le mettant à griller tout vif pendant deux heures ; du moins l'Inquisition se contenta-t-elle de brûler simplement Giordano Bruno. » (Ed. sociales, pp. 29-31.)

VERS UNE SUPER-RENAISSANCE

Il faut savoir que la possibilité, dont parlait Trotsky, dans sa conférence de Copenhague de 1934, d'un monde dont tous les citoyens seraient « des Aristote, des Shakespeare, des Darwin, des Beethoven, des Goethe, des Marx, des Edison, des

Lénine », est entièrement confirmée par les résultats récents de l'étude du système nerveux central de l'homme. Du point de vue du donné génétique, les habitants actuels de la terre ne diffèrent pas beaucoup, à leur naissance, ou en tout cas

à leur conception, de leurs ancêtres d'il y a 40 000 ans, dont le cerveau avait déjà les mêmes potentialités.

Il y a, certes, un équipement génétique qui diffère selon les individus — et assure heureusement l'existence variée de personnalités diverses, que la société bourgeoise tend à couler toutes, en les mutilant, dans un petit nombre de moules sociaux, mais dont la société communiste permettra l'épanouissement. A cet égard aussi, la génétique, en réfutant les théoriciens de la pureté de la race et en soulignant que c'est l'hybridation des populations qui offre les possibilités les plus riches de développement, confirme entièrement la grandiose prophétie de Trotsky, dans son article « *Si l'Amérique devenait communiste* » : « *D'ici un siècle, de votre creuset à fondre les races, sortira une nouvelle souche humaine, la première vraiment digne de nom d'homme* ».

Mais — à part, naturellement, le cas de tares héréditaires sévères — tous les nouveaux-nés ont des possibilités de développement différentes, mais du même ordre. Ce développement ne dépend que du milieu culturel où ils vont vivre. Et ce même cerveau qui se développe déjà bien davantage aujourd'hui qu'à l'époque magdalénienne est très loin d'avoir épuisé ses possibilités. Sans qu'évidemment la contre-épreuve décisive puisse être faite, tout indique que, dans le monde actuel, qui « *assassine Mozart* » par dizaines de millions à chaque génération, l'apparition de génies n'est pas seulement limitée à certaines couches sociales, mais dépend d'une succession de hasards heureux dans le développement individuel du bébé et de l'enfant. Les progrès récents faits dans l'étude du système nerveux central le confirment entièrement. Un article paru dans *sciences et Avenir* d'août 1970, par exemple, peut conclure aux « *infinies possibilités de la croissance cérébrale, qui, loin d'être toute tracée, est extrêmement sensible aux stimulations intellectuelles et sensibles du milieu extérieur* ».

Ces découvertes biochimiques montrent, si toutefois il en était encore besoin, l'importance des conditions d'élevage du nourrisson en ce qui concerne aussi bien les besoins alimentaires qu'affectifs ainsi que des conditions d'éducation du jeune enfant et des stimulations de ses potentialités intellectuelles ».

Un monde où chaque homme accèdera pleinement à la culture humaine n'a rien d'utopique. C'est le contraire, la survie prolongée de l'humanité sous le capitalisme, les « *réformes de structures anti-capitalistes* » d'Ernest Mandel, le « *passage pacifique au socialisme* » grâce à « *la révolution scientifique et technique* » des staliniens, qui est l'utopie. C'est la société communiste sans classe et sans Etat qui est la seule perspective réaliste — à cette condition que, éclairée par cette perspective qui est celle de l'Histoire, notre

génération soit, selon l'expression de Trotsky, « *fidèle à sa patrie dans le temps* », et réalise les tâches qu'exige la victoire de la révolution prolétarienne mondiale : qu'elle résolve la crise de la direction révolutionnaire du prolétariat, qu'elle reconstruise la IV^e Internationale, qu'elle donne aux opprimés du monde entier l'outil de leur émancipation.

Un tel monde communiste est tout proche de nous. La première génération née dans la société communiste y accèdera de plain-pied. Cependant, il est déjà, pour nous, répétons-le, proprement inimaginable, ce monde où des hommes pleinement humains, bien plus différents les uns des autres que tout ce que le passé aura connu, hériteront tous de leur patrimoine commun, la pleine culture humaine. Sans doute les prétendus « *problèmes éternels* » de l'humanité, la morale, le sens de la vie et du monde y prendront-ils un aspect nouveau, ou plutôt pourront y être réellement abordés pour la première fois...

Et pourtant l'humanité n'en pourra rester là, et d'autres facteurs auront déjà commencé à ce moment à la modifier de façon plus radicale encore. Car le développement récent de la science est venue confirmer là aussi, et bien au delà, la vision prophétique de Trotsky écrivant, dans sa conférence de Copenhague que nous avons déjà citée :

« Mais cela n'est pas encore le bout du chemin. Ce n'en est que le début. L'homme se considère comme le couronnement de la création. Il y a certains droits. Mais qui oserait affirmer que l'homme actuel soit le représentant le plus élevé du genre humain ? Physiquement et moralement, il est très éloigné de la perfection, cet avorton biologique à l'esprit malade, et qui n'a trouvé aucun nouvel équilibre organique... Quand il en aura terminé avec les forces anarchiques de sa propre société, l'homme se réalisera lui-même dans les cornues du chimiste. Pour la première fois, l'humanité se considèrera elle-même comme une matière première ou, dans le meilleur des cas, un produit semi-fini, au physique et au moral ».

Les développements foudroyants de la génétique au cours de la dernière décennie — qui, après le code génétique, nous livrent l'un après l'autre les mécanismes de la traduction chimique dans l'intimité du tissu vivant, au niveau décisif, le niveau moléculaire — ont fait de cette perspective qui, en 1934, pouvait paraître ne devoir se réaliser qu'après des décennies de société sans classe, une proche réalité.

Ce n'est plus l'eugénisme seulement qui est réalisable techniquement, sous ses deux formes de l'eugénisme négative, ou élimination des tares, et de l'eugénisme positive, de la sélection des gènes « favorables », qui seront des possibilités techniques à la disposition des citoyens de la société

communiste — et « *nos petits-enfants, qui ne manqueront pas d'être beaucoup plus intelligents que nous* », comme aimait à le dire Trotsky, ne manqueront pas de régler avec aisance les problèmes moraux que posera l'application de ces techniques — c'est bien autre chose. C'est la maîtrise complète des processus de l'hérédité, la possibilité d'intervenir pour la modifier, relancer l'évolution selon sa volonté consciente, faire naître, non plus seulement au sens social, mais au sens biologique, génétique, du terme, le surhomme, aux potentialités physiques et mentales nouvelles, dans le laboratoire du biologiste, sinon dans les « cornues du chimiste », — une possibilité si proche que les biologistes sont pris d'angoisse à l'idée de la voir tomber entre les mains des dirigeants des Etats impérialistes...

Déjà, l'une des malédictions proférées contre le genre humain par le dieu de l'Ancien Testament : « *Tu enfanteras dans la douleur* » a été mise en échec par la science — par la science seulement il est vrai, et la grande majorité des femmes de ce temps continuent à en subir tout le poids, car la société ne leur permet pas de profiter de cette conquête de la médecine. C'est donc seulement la société communiste qui rejettera définitivement dans les ténèbres du passé, pour toutes les femmes de la terre, le verdict fulminé par le vieux fantôme hostile né des cauchemars de notre espèce, prise d'angoisse devant la rupture d'avec le milieu naturel et les souffrances des premiers millénaires de la division en classes de la société ; en même temps, elle en invalidera le second verdict : « *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front* ».

Mais ce n'est pas tout, et l'humanité est vouée sans doute à réfuter plus profondément encore cette quintessence de réaction, d'obscurantisme, de haine de l'humanité qu'est la *Genèse*. Lorsque

le « *cruel Dieu des Juifs* », Yahweh, apprend qu'Adam et Eve ont mordu au fruit de l'arbre de la science, il s'écrie — s'adressant, ce Dieu unique, à la cour de dieux qui l'entourent : « *Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous, pour connaître le bien et le mal ! Qu'il n'étende pas maintenant la main, ne cueille aussi de l'arbre de vie, ne mange et ne vive pour toujours !* »

Laissons ce dieu paternel s'acharner dans la guerre inexpiable qu'il livre à ses enfants depuis trois millénaires. « *Vivre pour toujours* » sera sans doute longtemps, sinon éternellement, hors de portée de l'humanité ou de ses successeurs. Prolonger la vie en ralentissant les processus de vieillissement qui commencent en fait dès la naissance, sera, par contre, certainement à l'ordre du jour du progrès de la biologie au cours des prochaines décennies. Comme le fait remarquer avec profondeur Jean Rostand, ce n'est pas parce que la solution d'un problème posé par la nature nous importe particulièrement que cette solution sera nécessairement plus difficile.

Dans le même temps, l'homme hantera le fond des océans et parcourra le système solaire, en attendant, au prochain siècle, de s'élancer vers les étoiles...

Evoquer, fût-ce de façon aussi médiocre, ces perspectives, c'est, diront peut-être certains de nos lecteurs, s'abandonner au rêve. Mais qui a prétendu que les matérialistes n'avaient pas le droit de rêver ? Pourvu, toutefois, que le rêve ne les détourne pas de la réalité, mais les y ramène. Le socialisme ou la barbarie, l'avenir cosmique de l'humanité ou le néant — tel est l'enjeu du combat dans lequel nous sommes engagés. Pour vaincre, il faut construire le Parti et l'Internationale nécessaires au prolétariat pour prendre le pouvoir dans le monde entier.

Gérard BLOCH.